

Saisir le vertige

PAR SARAH ARDIZZONE ET TOBIAS SCHEFFEL

L'une, Sarah Ardizzone, le traduit en anglais, l'autre, Tobias Scheffel, vers l'allemand, tous deux parlent du rythme et de la vitesse de sa prose...

Quels sont le plus grand plaisir et la plus grande difficulté ressentis à traduire ces textes ?

Sarah Ardizzone : Plus que le plaisir de rendre les personnages si originaux de Timothée, ou bien d'évoquer un lieu avec un langage aussi limpide que l'original, il se présente le défi de capter l'euphorie de son rythme à l'allure vertigineuse.

Dernièrement, c'est en regardant la série « Arsène Lupin » sur Netflix que j'ai constaté à quel point ce classique, magnifiquement ré-imaginé, me rappelait une certaine combinaison enivrante d'adrénaline et de paranoïa, une force inépuisable pour tirer une société en crise vers le bien. La série me mettait encore dans la peau d'un Vango, d'un Tobie Lolness, ou bien du narrateur de *Céleste, ma planète*. Ce n'est peut-être pas par hasard que cette dramatisation me reconnecte avec le théâtre qui est toujours la force majeure dans l'œuvre de Timothée. La difficulté se trouve ancrée dans le plaisir ! Afin de recréer cette impression de vitesse sans effort, la ponctuation doit se transformer. Alors que le français s'accélère avec des phrases brèves, pointues et saccadées, les points doivent parfois être supprimés en anglais, pour éviter de prendre le lecteur de court.

Tobias Scheffel : Le style de Timothée de Fombelle est dense, crée immédiatement une atmosphère, mais je dirais qu'il n'est pas particulièrement difficile sur le plan lexical, sémantique ou idiomatique. Sa spécificité consiste plutôt dans la poésie des images, dans l'emploi de moyens en apparence simples pour rendre le lecteur très proche des personnages. Je dirais que son style dense, vif, fait qu'on est immédiatement emporté par le récit. Pourrait-on parler de poésie comprimée ?

Jamais il n'y a de redondance ni de superflu : c'est une de ses grandes qualités. Pour le traducteur, l'exigence, la difficulté, c'est d'être précis, dense, avec peu de mots, mais les mots justes, pour rendre l'ambiance et faire naître dans la tête du lecteur allemand la même image, la même vitesse. Et si on y arrive, le plaisir est là pour le traducteur aussi bien que pour le lecteur...

Y a-t-il un ou plusieurs romans où l'écart d'interprétation et de réception a été notable entre la France et les pays pour lesquels vous traduisez ?

Sarah Ardizzone : C'est en conduisant des ateliers sur *Vango* dans des collèges en Angleterre que j'ai découvert à quel point les étudiants étaient fascinés de découvrir l'histoire de la Résistance, ou bien d'apprendre que la France était à l'heure allemande, qu'Hitler était venu à Paris même et que l'architecture de la Ville Lumière soit restée intacte. Le récit de *Vango* – qui offrait de multiples perspectives sur la Seconde Guerre mondiale – les avait bouleversés. Nos grandes villes en Angleterre portent des cicatrices transformées en optimisme : des bombardements qui ont permis de construire des quartiers bien plus mixtes. Dans *Vango*, les blessures restent souvent invisibles et psychologiques.

Comment quantifier le succès des romans de Timothée en version anglaise ? Les critiques ont été plus qu'enthousiastes (obtenir trois fois l'étoile de Kirkus c'est quand même le Graal !). Et les lecteurs anglophones de Timothée sont tout aussi animés et fidèles que leurs jeunes confrères en France. En termes de vente, il nous faudrait peut-être cloner Timothée pour encore alimenter son rapport avec ses lecteurs de ce côté de la Manche ! ●